

**Cinquième Colloque sur la traduction, la terminologie
et l'interprétation à Cuba et au Canada
«Politique linguistique et professions langagières»
La Havane, décembre 2004**

Traduire l'imaginaire américain : entre le politique et le fantastique

Louis Jolicoeur
Université Laval, Québec, Canada

Dans le cadre d'une conférence sur les politiques linguistiques et les professions langagières, il m'a semblé opportun de proposer la perspective de la traduction littéraire. Et c'est du point de vue de la pratique autant que de la théorie que je vais tenter cet apport. Car tant les praticiens de la traduction littéraire que les théoriciens de la traductologie sont interpellés par la question qui nous réunit ici aujourd'hui.

Précisons que si je m'intéresse à la traduction littéraire au premier chef, ce sont toutes les formes de traduction qui sont ici en jeu, car la traduction littéraire est d'une certaine manière — c'est du moins mon point de vue et celui que je propose toujours à mes étudiants — le cadre général dans lequel s'inscrivent tous les autres domaines spécialisés de la traduction (traduction scientifique, médicale, administrative, juridique). Tous ces domaines sont en effet susceptibles d'apparaître d'une manière ou d'une autre dans un texte littéraire ; et d'autre part, la difficulté principale de la traduction littéraire est présente à différents degrés dans toutes les autres formes de traduction, difficulté qui pourrait se résumer à cette question : que faire de l'ambiguïté ?

Nous reviendrons sur cette question fondamentale de l'ambiguïté et de son éventuelle reproduction, mais traitons d'abord de la pertinence de la traduction comme pratique et comme réflexion théorique dans le cadre d'un débat sur les politiques linguistiques. Ce débat, qui fait l'objet d'une préoccupation, tant académique que citoyenne, de plus en plus forte au Canada — où les conférences, groupes de discussion et de pression, comités nationaux et internationaux se multiplient à un rythme impressionnant —, concerne tout autant le domaine des arts que celui de la politique et du droit. Et parmi les arts, si l'on entend parler davantage de cinéma, de littératures nationales, de musique, de toutes formes d'expressions artistiques, on oublie souvent de songer à la traduction. De la

même façon, quand on parle de la nécessité de faire connaître la littérature d'expression française (ou espagnole, portugaise, créole), on omet souvent de mentionner que ce sera en général grâce à l'intermédiaire du traducteur que cette littérature pourra franchir les frontières. Or si les difficultés que rencontrent les traducteurs semblent à première vue strictement techniques et linguistiques, il ne faut pas perdre de vue que la traduction n'existe pas dans l'abstrait et en vertu des seules difficultés qu'offrent les langues dans l'absolu. On sait bien en effet que sur le plan de la culture, à peu près rien n'existe dans l'absolu. Le travail du traducteur encore moins. Ainsi, les choix qui sont faits dépendent au premier chef des orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures, stéréotypes qui n'existent pas non plus dans l'abstrait mais tirent en général leurs racines des réalités historiques, pour être ensuite alimentés souvent par les intérêts divergents d'un groupe par rapport à un autre. Dans ce contexte, le traducteur qui traduit un roman ne fait pas simplement son métier de passeur entre une culture et une autre; il est le véhicule d'une intention plus ou moins articulée, voire plus ou moins consciente, et il s'inscrit clairement dans un rapport de force, de faiblesse, de lutte éventuellement, entre un groupe culturel et un autre. La traduction est ainsi politique, affrontements, manipulation, voire subversion. Et quand on songe à la traduction, il faut s'interroger : qui traduit-on ? pour qui traduit-on ? et bien sûr, ce que l'on verra dans un instant : comment traduit-on ? C'est donc une dimension nullement négligeable que celle de la traduction dans la grande question de la diversité culturelle et des politiques linguistiques.

Traduction et mondialisation

Pour illustrer mon propos, précisons que si la production littéraire annuelle de la plupart des pays européens est constituée bon an mal an de 20 à 40% de traductions (du moins ces dernières années, car l'ethnocentrisme européen sévissait bien sûr aussi à cet égard il y a quelques décennies encore), seulement 3% des titres publiés l'an dernier aux Etats-Unis étaient des traductions. Et pour donner un exemple plus précis, mentionnons que si l'Allemagne a acheté l'an dernier les droits de près de quatre mille livres des Etats-Unis, ces derniers ont acheté les droits de cent cinquante livres allemands, dont bon nombre de textes scientifiques qui offrent bien peu de la culture allemande au peuple américain. Comment s'étonner dans ce contexte que les jeunes de Philadelphie et de Baltimore ne sachent trop où se trouve Hambourg ou Munich ? Sans parler bien sûr de Montevideo ou de Guayaquil... Et comment s'étonner que chaque année le nom du prix Nobel de littérature crée une

telle perplexité chez la plupart des Anglo-saxons, y compris des lecteurs assidus, perplexité suivie en général d'une ruée polie vers les traducteurs pour qu'illico ils se mettent au travail...

Outre les Gabriel García Márquez, Mario Vargas Llosa, Alfredo Bryce Echenique et quelques autres, les écrivains d'Amérique latine demeurent ainsi pour la plupart inconnus dans les principaux centres de pouvoir, et cela n'est pas sans conséquence. C'est pourquoi le traducteur qui souhaite avoir un rôle plus actif que celui auquel il a été traditionnellement confiné peut proposer des avenues nouvelles, des textes inédits, des cultures autres à découvrir. Il peut ainsi contribuer à rapprocher les peuples par le meilleur moyen qu'il a à sa disposition : la connaissance de l'autre. Dans le contexte de la réflexion actuellement florissante en traductologie sur la traduction et les jeux de pouvoir, le traductologue irlandais Michael Cronin introduit le concept de néo-babélianisme, et observe comment le monde d'aujourd'hui a créé le fantasme d'une communication instantanée et universelle, fantasme soutenu à la fois par la vitesse et l'intensité de la connectivité aujourd'hui, mais aussi par le pouvoir de la langue anglaise. Or la traduction, dit Cronin, expose les disparités au cœur de la mondialisation, et elle rend visibles les asymétries du trafic linguistique dans le contexte du néo-babélianisme. Cronin propose ainsi, dans son dernier livre *Translation and Globalization*, de combattre l'exigence de l'immédiateté et de prendre son temps, c'est-à-dire de relier la langue à son passé, pour mieux combattre ce qu'il appelle le clonialisme, c'est-à-dire la production et la circulation du même. La traduction aura ainsi un rôle de diffusion, mais aussi de gardien de la culture. Ce pourquoi par ailleurs les traductions doivent demeurer inachevées, comme le suggérait également Joyce. Le projet de traduction n'étant pas de figer un message mais de l'élargir à l'autre, en l'invitant à y participer (à être actif donc), en stimulant son imaginaire, car seule la créativité assure la vie à une culture, chez soi, mais aussi chez l'autre. Cela amène Cronin à songer que la traduction repose aujourd'hui sur le monde non anglo-saxon, qui doit se traduire en anglais, et assumer la responsabilité du transfert des connaissances (générales et scientifiques, mais aussi bien sûr littéraires, c'est-à-dire culturelles), exprimées de plus en plus souvent en anglais, vers leurs propres langues.

Si le rôle du traducteur est donc de faire connaître l'autre chez soi, et de faire connaître les siens chez l'autre, on voit que la chose n'est pas simple dans un monde où le pouvoir s'exprime non seulement par l'appareil économique mais aussi par le poids de la culture dominante et l'asymétrie des projets de traduction. Mais ceci étant, il reste un autre problème : lorsque des auteurs périphériques se font enfin connaître, il faut aussi voir comment ils se font connaître. Et cela nous mène à l'autre grande question que je souhaite aborder ici. L'ethnocentrisme ne se fait pas seulement sentir par le choix des auteurs à traduire, mais aussi par les techniques de traduction employées. Et à

cet égard, ce n'est pas seulement le monde anglo-saxon qui a traditionnellement «trahi» l'autre. L'ethnocentrisme en traduction a sans doute connu ses plus grandes heures de gloire dans la France du XVIII^e et du XIX^e siècles, époque où est apparue l'expression «Les belles infidèles», où l'on traduisait non pas pour s'ouvrir à l'autre mais pour mieux le phagocyter. C'était l'époque où l'on traduisait les Anglais non pas tant pour leur richesse littéraire que sous prétexte de civiliser ces «barbares insulaires» (on troquait ainsi le thé pour le vin, nettement plus seyant dans un roman d'amour de surcroît), et où on affirmait sans ambages : «Si Homère vous dérange, changez Homère !»

Depuis cette époque peu glorieuse de l'histoire de la traduction, le pendule a continué d'osciller entre les tenants d'une fidélité à tout crin et les adeptes d'une approche plus libérale. Nous aurons par exemple du côté des fidèles un Antoine Berman, sans doute le meilleur représentant de ce courant, qu'il défend en vertu du respect inconditionnel de l'autre, de l'effacement nécessaire de soi devant l'étrangeté de l'étranger, devant son attrait mais aussi ses aspérités. Et nous aurons du côté des infidèles ceux qui ne cachent pas qu'un projet de traduction peut dépasser, voire utiliser l'autre pour s'inscrire, par exemple dans les traductions «québécoisées» de pièces de théâtre dans le Québec hyper nationaliste des années 60, dans un contexte de lutte nationale; sans oublier ceux qui n'hésitent pas à hexagoniser un auteur comme Mordecai Richler, dont les histoires, rédigées en anglais, se passent à Montréal mais semblent avoir tout perdu de cette réalité québécoise une fois traduites en français «de France».

Le débat a cours encore aujourd'hui et ne trouvera sans doute jamais de réponse définitive. Cela est par ailleurs heureux, et confirme que nous continuerons de traduire et retraduire les grands textes chaque demi-siècle en moyenne (c'est Berman qui disait justement qu'un texte définitif relève de la religion ou de la fatigue). Car en effet rien n'est simple. Si l'approche de Berman est l'incarnation même de l'ouverture à l'autre, la technique qui en découle et qui invite le traducteur à violenter sa propre langue pour faire de la place à l'étranger et à sa langue, peut dans ses excès mener le lecteur à penser, en toute légitimité : mais cet auteur sait-il écrire ? Ce qui n'est guère pour contribuer à le faire entrer dans la culture d'arrivée. Ainsi, si Lawrence Venuti, autre grand penseur des questions de traduction et de manipulation culturelle, a sans doute raison en estimant que toute traduction est ethnocentrique, il y a tout de même lieu de nuancer. Ainsi, je proposerais que si l'on pense à l'auteur et à sa culture avant toute chose, la traduction aura plus de chance de respecter l'autre. S'il y a véritablement désir de traduire, désir de reproduire l'autre pour l'autre d'ici, et enfin désir de reproduire l'ambiguïté de l'autre (qui sera sa principale définition) plutôt que de l'élucider, alors peut-être arriverons-nous à être moins ethnocentriques.

Blocs culturels régionaux

Si ces propos illustrent bien à quel point l'objectivité est forcément illusoire en matière de culture, il faut aussi prendre en considération qu'au-delà de la beauté et de sa difficile définition, le beau lui-même n'est pas neutre, et que l'autre est souvent choisi en vertu de critères plus idéologiques qu'esthétiques, l'acte de traduire ayant souvent comme objectif, au-delà de la souhaitable ouverture à l'autre, d'obtenir quelque «valeur ajoutée» dans la langue d'arrivée (là encore parfois sur un plan plus politique que littéraire), ce qui n'est pas sans conséquence dans les débats de l'heure sur la diversité culturelle, les politiques linguistiques et l'intégration des Amériques en particulier.

À cet égard il conviendrait maintenant de prendre l'exemple du continent américain. En mettant l'accent sur ce que nous pourrions appeler l'imaginaire américain.

Car, au-delà des questions d'intégration, de domination, de sécurité, de dynamique de marché, de politiques économiques, de revendications nationales et identitaires, l'américanité se pose aussi en termes d'imaginaire. Et si les questions d'ordre politique et économique sont plutôt source de conflits et révélateurs d'une asymétrie qui va s'accroissant dans les Amériques, l'imaginaire américain, en revanche, paraît refléter davantage de convergence que de divergence.

Si la logique marchande tend certes à s'opposer à l'imaginaire, celui-ci existe par ailleurs au-delà et en dépit de cette logique. Il peut même parfois s'en nourrir : il devient alors militant. Mais au sein même de ce qui a longtemps caractérisé la littérature latino-américaine — le fantastique —, il y a aussi une lutte, et pas seulement une fuite. Le fantastique, en fait, ne cherche pas uniquement à aiguïser l'imagination, comme l'ambigu ne vise pas qu'à confondre. Le jeu tient un rôle important, certes, mais l'altération du réel peut avoir une autre finalité : celle de proposer non seulement un autre mode d'insertion dans le réel, mais aussi, et plus radicalement, un autre réel tout court. Non pas les choses elles-mêmes, mais le mouvement des choses ; non pas le rêve pour le rêve, mais comme moyen de lutter contre le chaos ; non pas l'absence dans le but d'éviter de voir, plutôt des anfractuosités creusées à même le réel, à partir desquelles affronter l'angoisse du vide. Car le rêve, comme le disait le grand écrivain uruguayen Juan Carlos Onetti, est la vie. Et comme la vie est brève, pour rester dans la sphère onettienne, seul le rêve, peut-être, pourra l'étirer et lui donner sa substance.

L'imaginaire comme arme plutôt que comme fuite, voilà qui pourrait justement cimenter l'unité américaine, bien plus que nombre d'institutions et d'ententes. D'ailleurs cet imaginaire, il est remarquable de voir à quel point il se ressemble d'un bout à l'autre de cette Amérique. Pour qui

s'intéresse, comme cela est mon cas, à traduire la littérature latino-américaine en français, à préparer des anthologies d'auteurs des Amériques pour le Québec, des anthologies québécoises au Mexique ou en Argentine, force est de constater entre nos cultures respectives le clin d'oeil créé au fil des textes, la trame que l'un reprend là où l'autre l'a laissée, le terrain exploré à partir de ce qui, ailleurs, avait déjà été esquissé.

Ce ciment-là est fait pour durer. Il ne demande qu'à être alimenté. Et je suis d'avis qu'un des meilleurs moyens à notre portée pour alimenter cette mouvance de l'imaginaire américain, dans le cadre plus global de la diversité culturelle, est la traduction. À cette fin, je souhaite prendre l'exemple de La foire du livre de Guadalajara de décembre 2003, où le Québec était l'invité d'honneur, et qui a constitué une formidable tribune pour développer encore davantage cette convergence de nos imaginaires. Les liens qui unissent le Québec et le Mexique, il est vrai, sont nombreux : deux sensibilités à la fois modernes et soucieuses du passé, deux terres latines et autochtones, deux fois la même Amérique, sans oublier l'autre élément commun : le géant qui les sépare. Périphérie, par là même ; et qu'elle soit sociale, chronologique ou géographique, la périphérie a tendance à réunir les expressions culturelles, à les propulser vers un objectif commun : le droit à autre chose, le plaisir de joindre les différences en une différence commune. Mais il faut aussi développer cette convergence, et pour ce faire, on doit aller au-delà des stéréotypes, des différences de pacotille, des jugements rapides, des images trop éclatantes (en littérature, y compris bien sûr en traduction, cela pourra même signifier de regarder au-delà des stars de l'écrit que peuvent être par exemple Márquez, Paz, Borges) ; et enfin, par le fait même, dire non au voyeurisme, à l'exotisme, en se disant que si une chose n'est exotique qu'aux yeux de l'étranger, pourquoi ne pas simplement cesser d'être étranger, pour apprendre à nous connaître, à connaître nos convergences plutôt que nos écarts.

À Guadalajara, plusieurs anthologies bilingues ont été présentées, plusieurs projets de traduction sont nés. Cela est fort bien et semble nous encourager dans la voix que je viens de proposer, et il nous faut espérer que de nombreux autres projets de traduction (un projet Québec-Cuba, par exemple, souhaitons-le) verront ainsi le jour dans l'avenir. Mais cela étant, la chose n'est pas sans danger, et c'est là un aspect que je voudrais également aborder ici. En effet, aussi positifs que soient ces projets de traduction, plus ils sont nombreux, plus ils risquent d'être déviés de leur objectif initial, pour servir des fins politiques ou commerciales. Notre devoir à nous traducteurs désormais est donc non seulement de lutter pour le rapprochement des peuples avec notre arme de prédilection qu'est la traduction, mais également de s'assurer que nos projets de traduction sont guidés par une logique fondée sur la culture, le respect des différences, la recherche de convergences, l'ouverture à

l'autre, le caractère libérateur de la littérature, plutôt que le strict commerce; et surtout qu'ils sont conçus, adoptés et menés à terme de façon libre et indépendante, et non en vertu des desiderata des représentants politiques, fussent-ils issus du monde culturel, et des marchands.

N'est-ce pas là, au milieu des débats économiques, des luttes politiques, des signatures d'ententes, un projet qui pourrait unir les créateurs des Amériques, ces artistes, écrivains, traducteurs et autres défenseurs de la diversité culturelle, et par eux (rappelons-nous l'importance de la figure publique de l'écrivain en Amérique latine), les Amériques elles-mêmes, mais en commençant par l'imaginaire, avant de passer à autre chose ?

Cette vision de la création, la traduction en particulier, comme moteur des liens entre les peuples, je crois qu'il vaut la peine de s'y consacrer et de se battre pour la mettre de l'avant. Nous pourrions ainsi contribuer à réunir les peuples des Amériques, tant les périphériques que les centraux, en cherchant dans l'imaginaire, dans l'ambigu, l'éventuel ciment culturel que la traduction pourra ensuite tenter de développer.

Car si avec Onetti nous proposons de miser sur le mouvement des choses plutôt que sur les choses elles-mêmes, approche en somme bien proche de la phénoménologie telle que vue et corrigée par les Latino-Américains, nous pourrions voir dans cette vision du monde un appel du pied à la traduction et considérer que dans un monde globalisé il est plus important de se pencher sur le mouvement entre les cultures que sur les cultures elles-mêmes vues dans quelque illusoire absolu. Cela non pas au détriment des cultures, bien sûr, car en fait le mouvement entre les cultures est sans doute le meilleur moyen de bien percevoir les cultures dans leur essence (ce qui n'est pas la même chose que l'absolu, c'en est en fait le contraire).

J'espère ainsi avoir pu présenter la traduction littéraire non pas comme un instrument de la mondialisation, mais comme un outil critique pour y réfléchir et un processus pour maintenir et créer la diversité culturelle si nécessaire à l'avenir des Amériques. La traduction pourra ainsi être vue comme une lentille permettant de comprendre l'évolution des rapports culturels des sociétés d'aujourd'hui. Pensons à un pays comme l'Inde, où l'anglais a été réapproprié par les Indiens eux-mêmes pour devenir d'une part une langue d'écriture originale, et d'autre part une langue de littérature indienne (bengali, hindi, gujarâti, marathi) traduite en anglais ; pensons aussi à la diversité, quelque peu bureaucratisée il est vrai mais incroyablement riche tout de même, de l'Europe, qui plus que tout autre continent a su reconnaître l'importance de la traduction ; voire au *melting pot* états-uniens ou au multiculturalisme canadien, qui font souvent écran certes à une réelle ouverture au monde, mais qui n'arrivent pas pour autant à cacher la vigueur culturelle qui survit sous ces beaux

leurres ; ou enfin au monde arabe, à l'Extrême-Orient, où l'on constate que la culture dominante n'est plus exclusivement anglaise, des langues comme l'arabe ou le chinois devenant à leur tour le centre par rapport à des périphéries en lutte pour survivre : dans tous les cas, c'est du moins ce que je souhaite avoir pu démontrer ici, la traduction peut et doit jouer un rôle de moteur de la diversité. Et au premier chef en Amérique, où le défi peut parfois sembler colossal : mais la traduction est là depuis assez longtemps pour savoir que son modèle n'est pas Sisyphe, mais bien David.

Bibliographie

- BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger — culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, 311 pages (Coll. «Les Essais»).
- , «*La traduction et ses discours*», in *Meta*, vol. 34, no 4, 1990, pages 672 à 679.
- BOURJEA, Michelle, «*Agua Viva*, au fil des mots : analyse critique de la traduction en français de *Agua viva* de Clarice Lispector», in *Meta*, vol. 31, no 3, 1986, pages 258 à 271.
- BRISSET, Annie, *Sociocritique de la traduction — théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Longueuil, Le Préambule, 1990.
- CRONIN, Michael, *Translation and Globalization*, Londres, Routledge, 2003, 208 pages.
- DELISLE, Jean et Judith Woodsworth (sous la direction de), *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa / Éditions Unesco, 1995, 348 pages (Coll. «Pédagogie de la traduction»).
- FOLKART, Barbara, «La fonction heuristique de la traduction», in *Meta*, vol. 35, no 1, 1990, pages 37 à 44.
- JOLICŒUR, Louis, *La sirène et le pendule — attirance et esthétique en traduction littéraire*, Québec, L'instant même, 1995, 171 pages.
- LEFEVERE, André, *Translation, Rewriting & the Manipulation of Literary Fame*, London, Routledge, 1992, 176 pages (Coll. «Translation Studies»).
- MARKOWICZ, André, «Le traducteur est toujours un imposteur», in *Le Monde*, 12 novembre 1993, page 24.
- MOUNIN, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, 296 pages (Coll. «Tel»)
- , *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955, 159 pages.
- NYSSSEN, Hubert, «De la traduction», in *Liberté*, vol. 35, no 1, 1993, pages 44 à 56.
- PAZ, Octavio, *La fleur saxifrage — langue et littérature*, traduit de l'espagnol par Jean-Claude Masson, Paris, Gallimard, 1984, 248 pages (éd. orig. : Mexico, Era, 1973).
- , *El arco y la lira*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1956, 305 pages.
- SIMON, Sherry, *Le trafic des langues — traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, 224 pages.
- STEINER, George, *After Babel — Aspects of Language and Translation*, Londres, Oxford University Press, 1975, 507 pages.
- TOURY, Gideon, *In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, 1980, 159 pages.
- TRIVEDI, Harish, «India, England, France : A (Post-)Colonial Translational Triangle», in *Meta*, vol. 42, no 2, 1997, pages 407 à 415.
- VENUTI, Lawrence**, *The Translator's Invisibility — A History of translation*, London, Routledge, 1995, 353 pages.
- WENCESLAS, Carlos, «Entrevista con Malika Embarek López, traductora al español de Tahar Ben Jelloun», in *Sendebarr*, vol. 10-11, 2000, pages 299 à 314.
- WUILMART, Françoise, «Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures», in *Meta*, vol. 35, no 1, 1990, pages 236 à 242.